

Le « vrai » et le reste. Plaidoyer pour les arts populaires de
Mélissa Thériault

Pierre Lavoie

Numéro 258, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84885ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, P. (2016). Compte rendu de [*Le « vrai » et le reste. Plaidoyer pour les arts populaires* de Mélissa Thériault]. *Spirale*, (258), 77–78.

Les arts populaires, de l'essence à l'expérience

Par Pierre Lavoie

LE « VRAI » ET LE RESTE. PLAIDOYER POUR LES ARTS POPULAIRES

de Mélissa Thériault

Éditions Nota Bene, 2015, 263 p.

Quelle distinction fondamentale existe-t-il entre une toile de Molinari et un paysage peint à l'aquarelle accroché au mur d'une auberge, ou entre un concerto dodécaphonique de Schönberg et le dernier tube de Justin Bieber ? Ce type de questions entraîne, même auprès des spécialistes des arts et de la culture, des réponses polarisées qui partent de présupposés quasi irrécyclables. Certains sont convaincus que la popularité d'une œuvre informe de sa qualité ; d'autres voient plutôt d'un mauvais œil ces productions qui cherchent à plaire, nécessairement trompeuses, abrutissantes ou inauthentiques. Où se situe donc la frontière entre l'art et le divertissement, entre l'art et les « produits culturels », ou mieux, entre le « vrai » et le reste ?

Dans son récent ouvrage, la professeure spécialiste de philosophie des arts Mélissa Thériault s'intéresse à différents phénomènes d'exclusion liés à l'art populaire, à sa présence et à son statut dans le milieu académique. De fait, si l'art populaire prend de plus en plus de place dans les universités, l'auteure souligne qu'il ne semble pas susciter l'intérêt des philosophes, de même qu'il continue à être étudié de manière

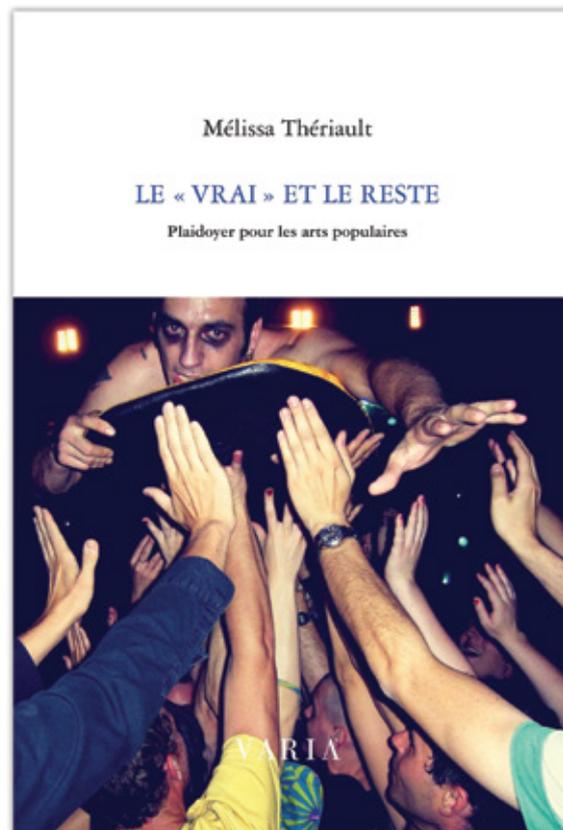
isolée, comme s'il s'agissait d'une catégorie distincte dans les départements de lettres, de sciences sociales et d'humanités. En plus de séparer d'office « grand art » et « art mineur », la philosophie des arts aurait aussi tendance à isoler les arts visuels des autres arts tels que la musique, la littérature et le cinéma.

Les intellectuels et l'art populaire : une histoire de méfiance

Le caractère novateur du plaidoyer de Thériault tient justement à ses ancrages disciplinaires et à son approche inclusive. En ne rejetant pas d'emblée une approche esthétique de l'art, Thériault semble *a priori* se placer à contre-courant de sommités des études de la culture populaire venant des *cultural studies*, de l'histoire et de la sociologie telles que John Storey, Lawrence W. Levine ou Richard Peterson. Or, elle ne rejette en rien la nécessité de considérer le contexte et l'environnement dans l'étude des arts : « [...] c'est souvent tout un monde qu'il faut d'abord comprendre afin de saisir la richesse et le potentiel d'une œuvre en apparence banale. » Elle arrive à concilier les sensibilités politiques,

sociales et culturelles de ces auteurs influents à la reconnaissance d'une volonté, partagée par nombre de chercheurs, de qualifier les œuvres et, surtout, d'éviter les écueils du relativisme. L'approche nuancée mise de l'avant par Thériault prend donc en compte à la fois l'agentivité des producteurs, des médiateurs et des récepteurs, c'est-à-dire, pour utiliser le lexique des études de la culture populaire, des *fans* des arts populaires.

L'auteure isole dès l'introduction deux approches philosophiques par lesquelles sont abordées les œuvres d'art : l'approche ontologique (supposant une différence de nature entre l'art et le reste des objets et des pratiques) et l'approche évaluative (considérant une différence de valeur entre les objets, les gens et les expériences qui résultent de leur rencontre). C'est aux tenants de la première approche que Thériault veut offrir sa réplique. Pour y arriver, elle passe en revue la plupart des grands débats animant le champ d'études de la culture et des arts populaires. Remontant jusqu'à Platon puis à Blaise Pascal, mais se concentrant surtout sur les écrits de penseurs du XX^e siècle comme



Clement Greenberg, Theodor Adorno et Walter Benjamin, elle livre une intéressante histoire de la méfiance des intellectuels envers les arts et les plaisirs populaires.

Derrière l'approche ontologique attaquée par Thériault se cacheraient une argumentation principalement morale ; ce sont les conséquences anticipées découlant de l'appréciation et de la consommation des arts populaires, ainsi que des phénomènes qui y sont liés comme l'industrialisation, la commercialisation et la médiatisation, qui seraient prises à partie plutôt que les qualités intrinsèques aux œuvres. C'est surtout au XIX^e et au XX^e siècles que se seraient développées ces critiques récurrentes de l'art populaire (défaut d'originalité, usage de formules, simplicité, caractère intéressé ou commercial), toutes associées à des contreparties morales (incitation à la passivité,

aliénation sociale et intellectuelle, déclin de la culture). Or, ces reproches peuvent aussi être adressés au « grand art » sans qu'on le dévalue pour autant ; il y a donc double standard, et l'argumentaire ontologique s'en trouve affaibli, voire invalidé.

Oui au pragmatisme, non au relativisme

Thériault base sa réplique sur l'épistémologie pragmatiste, qui met l'accent sur la justification et non sur la vérité, et où l'analyse de l'expérience prime sur celle de l'essence des objets – elle s'inspire pour ce faire des thèses défendues notamment par Nelson Goodman et John Dewey. L'œuvre d'art n'existerait pas en elle-même, mais toujours par des relations référentielles et expérientielles avec des acteurs. L'auteure n'y voit pas une pente glissante vers le relativisme ;

il vaut mieux pour elle chercher l'interprétation – ou l'évaluation – la mieux justifiée d'une œuvre que la plus véridique. La différence entre « grand art » et « art mineur » serait ainsi évaluative et non ontologique, et l'art, dès lors perçu dans son ensemble, devrait être approché en regard de l'expérience esthétique et artistique qu'il génère autant chez l'artiste qu'auprès du public. Par cette approche, qu'elle partage avec des pragmatistes contemporains tels que Richard Shusterman, l'auteure entend faire jaillir la valeur des arts populaires comme objet d'étude académique. Le plaidoyer pour les arts populaires de Thériault en appelle donc à un nouveau régime en philosophie des arts, moins progressiste et historiciste, et à une valorisation des qualités affectives et communicationnelles propres aux œuvres dites populaires.

Cet essai se démarque aussi en ce qu'il ne présente aucun exemple visant à faire surgir le particularisme ou la normalité du Québec, alors qu'il semble nécessaire pour nombre de chercheurs québécois d'intégrer la question identitaire et nationale à tout débat portant sur la culture et les arts. Son style dynamique et sa grande capacité de synthèse, tous deux mis au service de son approche nuancée et inclusive, lui permettent à la fois d'offrir une introduction intéressante à l'histoire de l'esthétique et de désenclaver des débats pointus portant sur les arts populaires au sein des différentes disciplines académiques. On peut y voir un coup double de Thériault qui réussit à réunir le savant et le populaire, autant dans l'étude des arts que dans la production universitaire. ■

Le caractère novateur du plaidoyer de Thériault tient justement à ses ancrages disciplinaires et à son approche inclusive.